

-Salut Va dans la prairie !

-Salut Mozikan !

-Salut Petit Ver !!

-Ça va la famille ?

-Ça va hyper bien !

-Wesh sister ! Et toi ?

-Ouaip..Je m'ennuie depuis qu'on est revenu des Champs-Chants. Et puis je dormais carrément mieux dans la Botte-mobile. Pas vous ?

-Euh non, pas moi...

-Ah c'est vrai que t'avais le lit du gamin Mozikan !

-Eh oui mais je suis plus grand que le gamin !

-Je suis nostalgique du pays de Nouic. Je m'ennuie. J'ai le blues de la piste. Ça vous dirait pas de jouer à un jeu ?

-Oui quel jeu ?

-un interview imaginaire sur les champs-chants !

-...

-Vous avez suivi l'histoire que ya eu un article dans la presse sur notre aventure ? ça titrait « Se nourrir de terre locale pour créer » et il y avait une belle photo de nous trois sur le marché de Nouic quand on a nouiqué avec les enfants de l'école de Nouic. Ça vous Nouic quelque chose ?

-Nouic !

-Nouic.

-Bon le titre est lourd comme une limousine. Mais l'article par contre il est léger sur le contenu. Désolée pour le ou la journaliste, c'est écrit au lance-pierre, et ça fait pas dans la dentelle du sens. Ça surfe sur l'idée qu'on anime le territoire. On a déformé tes mots Petit Ver, on a coupé tes phrases, raccourci ta poésie. On ne t'a pas écouté. On a fait un milk-shake bien sage avec les enfants de l'école qu'on amuse sur la place du village, et les « anciens » qui nous auraient livré des secrets du temps de avant le contournement de Mézière sur Issoire.

-Je ne dis jamais « anciens » pour des êtres vivants.

-Vous savez qu'on a reçu un mail d'une personne qui a lu l'article et qui a été choquée ?!

-Choquée ?

-Oui. Elle dit que se promener avec des plumes d'indiens sur la tête emprunte à l'affligeante banalité de la représentation du mythe du bon sauvage. Que c'est l'appropriation imprécise d'une culture et de traditions pour amuser les petits et les grands dans notre société du spectacle post-colonialiste. Comme si on avait vampirisé des figures mythologiques appartenant au passé et qu'on niait l'existence au présent des Autochtones, *Natives* en anglais ou Premières Nations, comme ils se définissent eux-mêmes, qui revendiquent leurs droits depuis des siècles, qu'ils vivent en ville (de plus en plus) ou dans des réserves, au Canada comme aux Etats-Unis, et luttent pour que leur culture et leurs traditions ne disparaissent pas à la suite du terrible génocide culturel qu'ils ont dû subir, infligé par les colons venus d'Europe, colons qui sont nos ancêtres...

-C'est pas des plumes d'indiens que j'ai sur la tête. C'est des plumes d'oies, de poules et de canards qui viennent de la ferme de mes parents !

-Heureusement que la journaliste n'a pas raconté en plus qu'on s'inspire très librement du récit que Bruce Chatwin fait dans *Le chant des pistes*. Il raconte sa traversée de l'Australie sur la piste des cartographies chantées que se transmettent les Aborigènes. Ces chants

révèlent les liens sacrés aux territoires des ancêtres. Ils disent les créatures du rêve fondateur. Ils racontent un rapport au monde, ses transformations. C'est des souvenirs, de la profondeur, des géographies intimes et gigantesques. C'est de la poésie humaine pur jus. Mais c'est sûrement mal dit.

-Et toi Va dans la prairie, si t'étais journaliste quelle question aurais-tu envie de te poser à toi même ?

-J'aurais envie de savoir comment on en est venu à défricher ce parterre de rhododendrons et d'azalées qui borde l'arrière du bâtiment central du Château du Fraissee. J'aurais envie de me raconter cette après-midi à enfiler nos cottes de spectacle, pour ne pas dire nos costumes, et des gants prêtés par le marquis, et à arracher les orties par grosses touffes avant d'en faire une soupe dans la cuisine toute simple du château, et de la boire tous ensemble dans des tasses à thé anglaises. Parce que tout avait commencé autours d'un thé justement, avec Madame et Monsieur la marquise et le marquis. Autours de la table, ils étaient là avec leur titre, et nous trois avec nos coiffes.

- Mozikan, il faudrait que tu parles de ta coiffe rituelle en pinces à linge multicolores qui pèse tellement lourd que finalement tu n'as pu la porter que lors des cérémonies de transmission de la chanson !

-On était rapidement descendu.es dans la strate des confidences. Le marquis nous a raconté ce jour où, dans le bureau de l'office notarial, 6 paires d'yeux s'étaient tournés vers lui, l'aîné de la fratrie, quand il s'était agi de savoir qui allait embrasser l'héritage de cet édifice propriété de la famille depuis 800 ans bientôt, dont personne ne voulait se défaire sans pour autant vouloir en assumer le poids. Il n'avait pas eu le choix nous a-t-il dit. Point.

-Moi c'est ma coiffe de pince à linge qui me pèse sur les épaules, lui c'est son héritage.

-Oui, mais Mozikan, ta coiffe c'est aussi un peu un héritage, non ?! Tu devrais lui dire à la journaliste fictive idéale pour qui on est entrain de réaliser cette interview imaginaire, quel est ton nom d'indien en entier !

-Je m'appelle Mozikan le jeune à la langue malpolirythmique. Le jeune signifie bien que je me place dans une suite. Que avant moi il y avait les vieux qui déjà savaient manier la musique, les mots, les rythmes et les publics. J'y peux rien c'est une réalité. Ils m'ont beaucoup appris. Même si aujourd'hui parfois, souvent, et à contrecœur, c'est vrai aussi j'ai envie d'être malpoli et de tous les envoyer paître. J'ai envie de bifurquer et de prendre un chemin, même pas autre, différent, propre ou malpropre, mais juste complètement inimaginé.

-C'est un peu ce que tu as fait de Nouic à Nouic Mozikan. C'étais inimaginable cette piste tracée par les champs-chants.

-Inimaginé. La magie née...